

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Fli-sou-fa

Karine Hubert

Volume 42, Number 3 (249), September 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32681ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hubert, K. (2000). Fli-sou-fa. *Liberté*, 42(3), 82-84.

Fli-sou-fa

Karine Hubert

La foule se resserrait autour de moi. Sifflante, elle avançait lentement, avec peine. J'étais prise dans son incessante et insoutenable progression, suffocant sous la pression des corps. Mes vêtements étaient imprégnés de sa chaleur humide ; ses effluves embaumaient mes cheveux. Une seule masse m'entraînait, se déplaçant par secousses. J'étais perdue. De moi ne subsistait qu'une conscience ballottée d'où les souvenirs s'échappaient. J'eus peur de m'oublier totalement, je me demandai où j'étais en vérité, à l'intérieur de quelle partie d'un corps que je ne sentais plus ou de quelle idée parmi celles qui risquaient à tout moment de s'envoler. La foule me portait. J'eus l'atroce impression qu'on cherchait à m'écraser, que mes os seraient bientôt broyés par cette machine soufflante, que mon sang s'écoulerait, goutte à goutte, chacune grésillant sur la surface incandescente avant d'être absorbée.

Je ne reverrais plus ma mère. Un train l'avait emportée. Un soir, elle était sortie, serrant dans ses bras quelque chose de rond. Elle avait passé le pas de la porte, rigide, le regard fixe, sans paraître m'apercevoir ni même me sentir, moi qui étais à terre, accrochée à ses jambes. Sur le gravier, je l'avais regardée s'éloigner. Elle avait chancelé.

Moi aussi je chancelais parmi la foule. Partout, il n'y avait que des airs effarés, yeux sournois, bouches grimaçantes. Les gueules brûlantes s'ouvraient de plus en plus grand, se disloquaient, crachaient de la poudre d'os et des nuages de fumée. Je ne voulais pas voir. Le grondement sourd se faisait déjà entendre. La terre tremblait.

Bientôt, elle aussi s'ouvrirait pour m'engloutir. Mon corps s'agitait, entaillé par les petites roches. Je me recroquevillais. Le bruit s'intensifiait. Les mains devant les yeux, je ne verrais rien, je ne verrais rien.

- Regarde bien, m'avait dit ma mère, le petit va se poser sur la branche.
- Est-ce que je pourrai le garder ?
- Il sera à toi pour toujours.

Suivant sa mère, l'oisillon était venu se poser à côté d'elle, à l'endroit où la branche prenait une teinte plus foncée. Il avait gazouillé en se gonflant joyeusement les plumes. Mais quand la mère s'était envolée, il n'avait pu la suivre. Pourquoi est-ce qu'il reste là le petit oiseau, maman ? Ses pattes étaient collées. Le petit avait tenté de s'arracher de la branche, avait battu des ailes sans répit, lançant des paillements suraigus, affolés. Lorsque le sang avait commencé à poindre sur ses pattes, il s'était arrêté. Vois comme il est tranquille maintenant, mon petit.

Les gouffres béants m'appelaient. Les visages se rejetèrent en même temps vers l'arrière, laissant apparaître des mentons ronds, énormes. Ils s'épaissirent, les traits s'étirèrent. Les gorges allaient et venaient comme des accordéons, tandis que des sons gutturaux m'emplissaient les oreilles. Les larges poitrines se soulevaient, se gonflaient d'air avant de s'abaisser bruyamment. De courtes jambes torses supportaient le poids de ces corps arqués, ouverts. Sur les visages suintants, des bosses apparurent. Petites d'abord, elles se mirent à grossir. Le mouvement des gorges ralentit. Bientôt les bosses recouvrirent chaque parcelle de la peau de ces corps. Seuls des sons déformés, lointains, me parvenaient maintenant.

Je croyais reconnaître une mélodie oubliée. Mon nom était répété inlassablement. Une petite bouche ronde articulait sans fin les trois syllabes qui le composaient. J'écartai le drap qui recouvrait une partie du visage poupin. La litanie se poursuivait : fli-sou-fa, fli-sou-fa, fli-sou-fa. Elle était accompagnée de rires aigus qui me perçaient les tympans. Le petit corps remuait dans tous les sens, fli-sou-fa, fli-sou-fa. Mes mains se promenaient sur son visage. Je tentai de rire plus fort que la voix pour l'étouffer, et mes rires se transformèrent en cris. J'entendais toujours la voix, fli-sou-fa, fli-sou-fa, mais elle me parvenait faiblement maintenant, comme venant de très loin. Mon visage était congestionné, contracté par l'effort. Je me mis moi aussi à entonner fli-sou-fa-fli-sou-fa. Je sentis sur mes mains couler un liquide chaud, gluant. Fli-sou-fa-fli-sou-fa, c'était ma voix seule qui résonnait.

Des odeurs mouillées me montaient à la tête. Les corps étrangers se frottaient contre moi, me pressaient. Les chants gutturaux reprirent, victorieux. Entourée, je me balançais parmi ces corps qui suivaient le moindre de mes gestes. Des bras m'enlacèrent, des jambes flasques s'enroulèrent autour des miennes. J'étais le centre d'un mouvement, d'un désir. Les membres voletaient près de moi. Je devenais cette créature monstrueuse, secouée de spasmes, évoluant au rythme des chants, une reine autour de qui venaient s'agglutiner les hommes torsos. Ma peau ruisselait de sueur. Des lambeaux de chair y pendaient : chair des visages, des corps qui s'y étaient collés. Ma voix se mêlait à celle des autres. Je sentais des vibrations me traverser. Les hommes écorchés se détachaient de moi par grappes. Ils formèrent ensemble de petits cercles, leur regard halluciné fixait devant eux. J'étais seule. J'eus froid.

Le vent me cinglait le visage. Les cailloux s'incrustaient dans ma peau. Ma mère avançait toujours, titubant. J'étais figée. Mes yeux étaient rivés sur la forme ronde qu'elle portait. Le grondement devenait de plus en plus fort. Il fit trembler la terre. Au loin, la machine siffla. Je tentai de me relever en criant, mais le vent s'engouffra dans ma bouche et me fit basculer. Le petit corps glissa des bras de sa mère. Il tomba, sa bouche délicate, éternellement ronde, vint la première s'écraser sur le gravier. Ma mère se pencha pour le reprendre : il était collé au sol. Je vis le petit corps raidi, je vis les petits bras indéfiniment levés au-dessus de la tête. Un second sifflement retentit, plus près cette fois. Les roulements se rapprochaient. Ma mère m'abandonnait. Le grondement était maintenant si fort que je n'entendais plus le vent. Je me débattais, tentais de reprendre mon souffle. Le vacarme devint insoutenable. Je m'arrêtai, ma mère se figea, le train passa. Après il ne resta plus rien sur la place.